Emily Brooks

Toute à lui

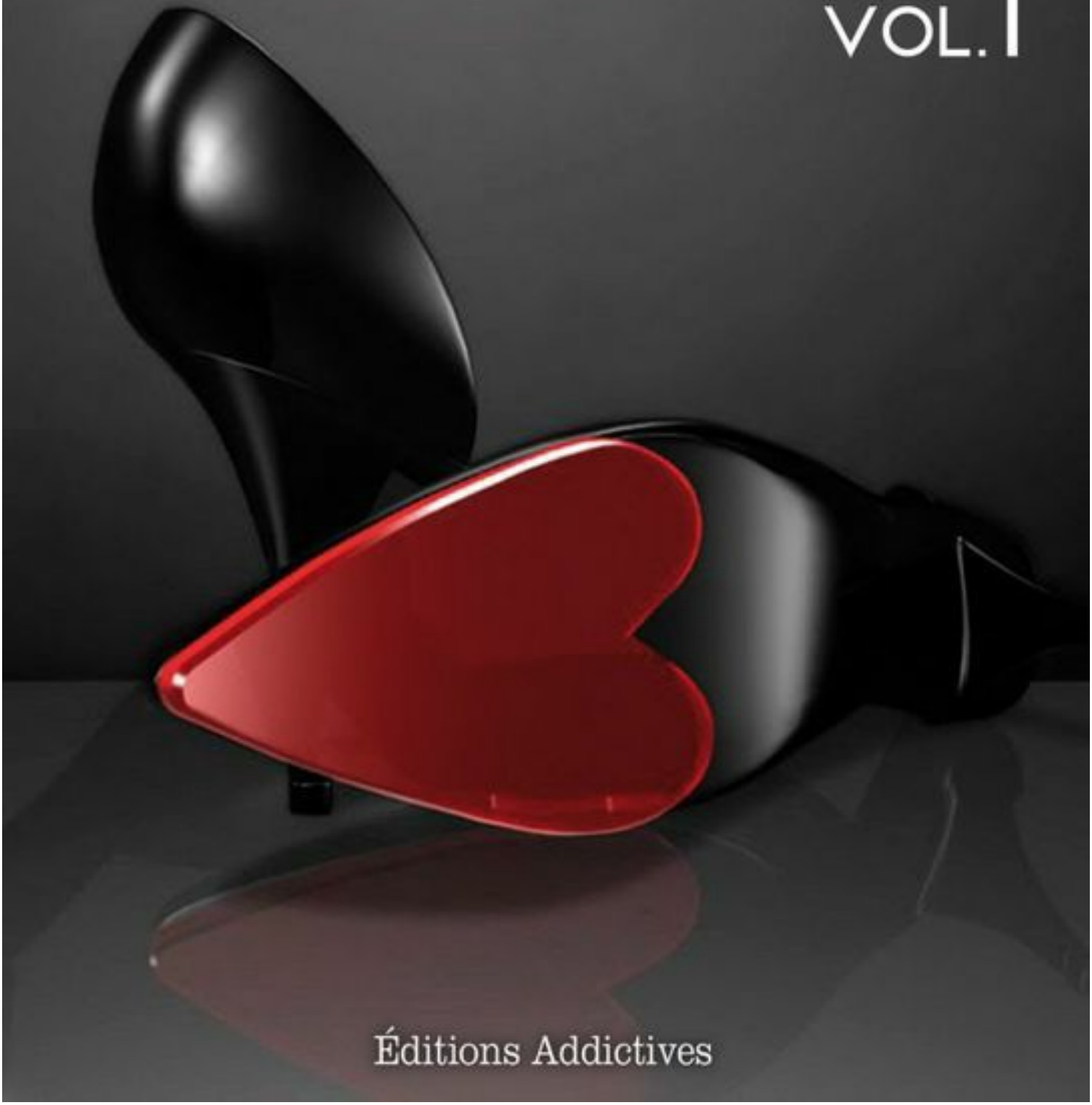
VOL. I

Éditions Addictives

Emily Brooks

Toute à lui

VOL. I



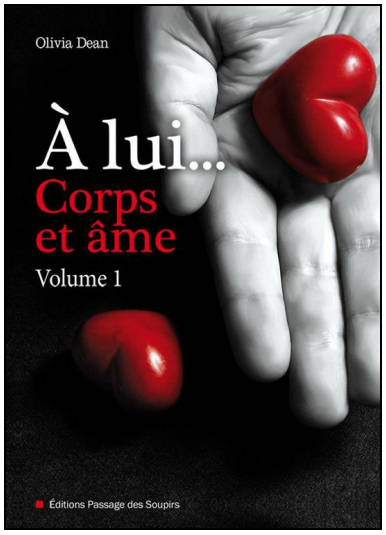
Éditions Addictives

Egalement disponible :

A lui, corps et âme

" Sans aucun doute le plus grand roman érotique paru depuis Cinquante Nuances de Grey "

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Emily Brooks

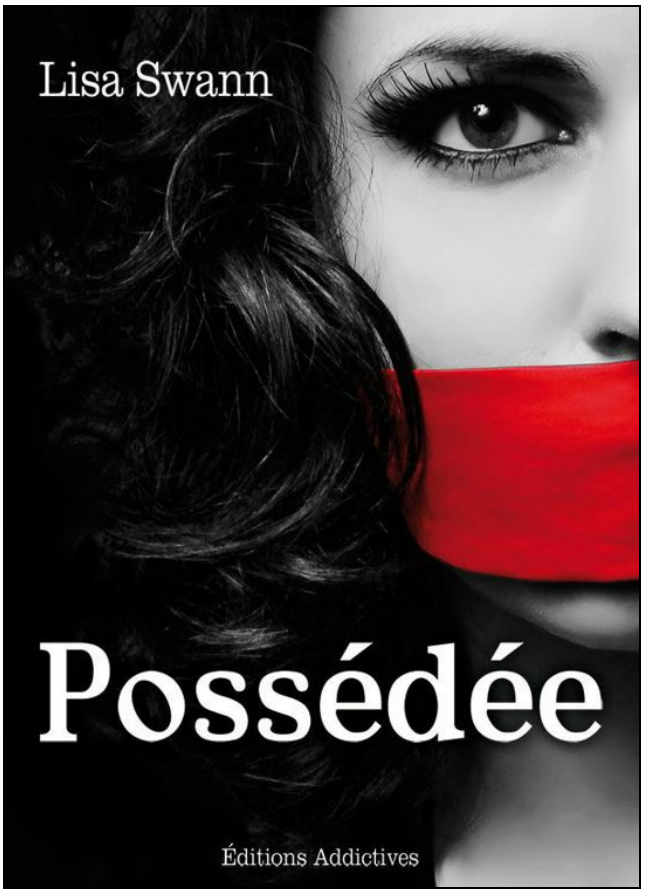
TOUTE À LUI

Volume 1

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Possédée

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



1. Quand on veut, on peut !

« If there is a will, there is a way. »

En anglais, cela veut dire « quand on veut, on peut ».

Voilà ce que m'a dit mon meilleur ami, Fabien, en quittant Paris pour réaliser enfin son rêve : retrouver son amant dans un club de plongée en Afrique du Sud. Avec, pour seuls bagages, quelques affaires d'été. « Je te laisse mon appartement, en échange, tu t'occupes de ma librairie. »

Cet appel allait changer ma vie. Fabien, que je n'avais pas tellement vu ces derniers mois, m'avait parlé cinq minutes au téléphone. Il déposa en scooter un lourd trousseau qui contenait les clefs de son bel appartement, non loin de la place Saint-Sulpice, à Paris, rue Servandoni, et celles de sa librairie, une enseigne très connue puisque Des Sens était la librairie érotique la plus ancienne du Marais.

À ce moment-là de ma vie, rien ne me rattachait vraiment à quoi que ce soit de stable. Je venais de rompre avec mon amoureux qui m'avait quittée pour une brillante avocate, et ma vague carrière de journaliste n'avait pas vraiment décollé, même si j'avais terminé mes études de journalisme à la Sorbonne par le prix du meilleur mémoire : ma série de portraits avaient été publiés dans le supplément culture du *Monde*. Mais c'était déjà loin… Pour moi, être journaliste avait perdu tout fondement de réalité pour devenir une sorte d'existence fantasmée et idéale, que je n'imaginais plus pour moi. Je ne comptais plus les bars dans lesquels j'avais été serveuse. Ni les histoires d'un soir qui accompagnaient cette vie nocturne sans lendemain.

Voilà où j'en étais lorsque Fabien m'appela.

« If there is a will, there is a way »…

J'avais 29 ans et pas encore l'ombre d'un projet qui tenait la route, alors qu'autour de moi, la plupart de mes amies avaient une vie maritale ou professionnelle bien ancrée dans la réalité. Ma vie à moi avait bien peu de stabilité, j'enchaînais les désillusions amoureuses et une grande précarité s'installait peu à peu dans tous les domaines de mon existence. Si les quelques personnes que je connaissais dans les rédactions m'avaient encouragée à écrire, j'étais bien trop timorée pour pousser les portes et me frayer le chemin dont je rêvais : travailler pour un journal ou une maison d'édition où je pourrais décrire ce que j'observais autour de moi. Je n'avais pas le mode d'emploi que d'autres anciens de ma promotion, pourtant moins doués, semblaient si bien maîtriser. Je ne rappelais pas les chefs de rubrique qui me contactaient, je ne suivais pas les conseils de mes professeurs qui continuaient pourtant à m'encourager. Ce monde me fascinait trop pour me permettre d'y accéder. J'étais incapable d'avancer, constamment dans l'attente de quelque chose qui n'allait sans doute jamais se produire. Je sentais qu'il me fallait subir comme un électrochoc, une secousse pour m'aider à devenir enfin ce que je voulais être. C'est ce qui allait se produire, à la suite de cette étrange

succession d'événements, ce mois de mars à Paris.

Je crois avoir habité dans tous les arrondissements parisiens. J'aimais plus que tout Paris et la singularité de chacun de ses quartiers. Peu m'importait le lieu où je vivais. Une seule chose m'intéressait vraiment : c'était faire des portraits, raconter les histoires des gens que je croisais, avec l'espoir – un peu livresque – de pénétrer leur intimité. Le peu d'articles que j'avais publiés, dans des revues très confidentielles, dressaient le portrait de gens que je croisais, la plupart inconnus et dont j'imaginais les vies. Entre deux recherches de jobs, je me promenais dans les jardins parisiens, aux Tuileries ou au Luxembourg, je m'asseyais sur un banc et j'observais un joggeur ou un homme sortant son chien, une femme seule, une étudiante en pleurs… et j'écrivais la vie de ces inconnus. J'aimais surtout les Tuileries, pleines de touristes et dont les vies me semblaient tellement plus exaltantes. Évidemment, j'étais bien trop timide et peu sûre de moi pour envoyer ces textes à une quelconque rédaction. Les seuls lecteurs avaient été mes amants d'une nuit ou les patrons de bar qui m'employaient et qui trouvaient amusante l'idée que leur barmaid avait une passion pour l'écriture. Cette passion allait me conduire dans des territoires très inattendus.

J'avais donc très peu dormi la veille de mon premier jour à la librairie Des Sens. Je devais terminer le mois chez Rose, le bar où je travaillais à l'époque, à Pigalle. Sa tenancière, Rose donc, habitait le quartier depuis toujours et Pigalle semblait lui appartenir. On pouvait lire sur son visage les nuits sans sommeil mais pleines d'autres choses qui avaient dû faire l'essentiel de sa vie. J'étais incapable de lui donner un âge. Rose me faisait presque peur tant ses yeux avaient l'habitude de déchiffrer les âmes arrosées par l'alcool et les excès de la nuit. Rose me posait souvent des questions sur ma vie, je répondais par un vague haussement d'épaules et un sourire. Elle finissait toujours par me caresser les joues, ou la taille et ça me mettait mal à l'aise. Rose ne se contentait pas de ces effleurements, on avait l'impression qu'elle voulait toujours plus, jusqu'à percer mon âme. Et je sentais, depuis le premier jour, sans savoir vraiment pourquoi, que je suscitais son intérêt, quelque chose de plus profond même dont j'ignorais, ou voulais ignorer la nature. Je croisais souvent son regard, notais ses gestes très précis vers moi quand elle s'approchait pour me donner la clef de la caisse ou quand elle insistait pour m'aider à porter des magnums. Rose n'était jamais loin, me scrutait, même si je sentais l'extrême confiance dont elle me témoignait. Ce n'était pas de la méfiance que contenait son regard perçant et aiguisé, c'était autre chose. Il contenait du désir. Je le compris au fil des mois et ça me troublait de plus en plus, même si je n'avais aucune idée de l'inclinaison sexuelle de Rose, dont tout le monde ignorait la vie amoureuse, même si on lui prêtait les plus étranges aventures parisiennes. Rose aurait été mariée, aurait vécu avec un transsexuel, un célèbre photographe de mode… Tout semblait possible dans sa vie.

Lorsque je lui annonçai que je quittais le bar, elle sembla très surprise, assez vite mécontente. Elle me dit que je la mettais dans un profond embarras. Que je la trahissais. Sa réaction m'étonna, je ne m'attendais tellement pas à son désarroi, elle qui semblait si forte. Un roc, un être indestructible que rien ne pouvait ébranler… Je me trompais.

« On parlera après la fermeture » me dit Rose.

« Si vous le souhaitez » lui répondis-je, assez effrayée par la tournure que pouvait prendre cette

discussion. J'avais peu l'habitude d'échanger quoi que ce soit avec elle. On travaillait côte à côte depuis un an mais j'évitais de plus en plus de prolonger les têtes à têtes avec elle. Je filais vite quand j'avais terminé et je faisais toujours en sorte, de manière inconsciente, d'avoir quelqu'un entre nous, un client ou des habitués du quartier. Cela me demandait d'ailleurs pas mal d'énergie.

Les derniers clients tardaient à partir. Je ralentissais tous les derniers gestes du soir, fignolais les ultimes nettoyages, pour retarder au maximum cet entretien que je redoutais.

« Je te sers quelque chose ? » demanda Rose.

Étrange question, car Rose savait que je ne buvais jamais lorsque je travaillais. Je rentrais avec les effluves d'alcool à la maison pour écrire avant de m'endormir, quelle que soit l'heure, et la première chose que je faisais en arrivant était de me doucher longuement pour renouer avec l'odeur du propre et du jour qui prenait forme.

Mais sans savoir pourquoi, j'acceptai le verre de gin que me servit Rose. J'avais besoin, elle me le signifiait avec ce verre, de quelque chose de fort.

« Assieds-toi à côté de moi, Alice. »

J'obéis.

Le verre de gin avalé cul sec me procura un sentiment de détente immédiat. Je cherchai une tâche à faire, un dernier verre à débarrasser. Je bougeais dans tous les sens. Je ne savais pas quoi faire de mon corps, de mes bras. Ni dans quelle position me tenir, alors que la fatigue du jour s'accumulait et que je rêvais de m'asseoir.

« Arrête de t'agiter. Cesse tes simagrées. Une fois pour toutes. Ça suffit. Laisse-toi faire » m'ordonna-t-elle.

« Tu m'abandonnes donc alors qu'on a tout à apprendre l'une de l'autre » me dit-elle en caressant mes épaules, très doucement puis plus rapidement pour baisser les bretelles de mon soutien-gorge. Rose était dans son élément, moi je frémissais. Je ne savais pas où cette épaule nue allait me conduire.

Je fixai son regard et fus surprise par son assurance infaillible. *« If there is a will, there is a way. »* Je te désire depuis que je t'ai vue Alice. « Quand on veut, on peut… » Sa volonté était vraiment au-dessus de tout et devint rapidement contagieuse. Plus ses mains exploraient mon corps, plus ma volonté à moi disparaissait pour faire corps avec la sienne. Avec une expertise inouïe, elle dégrafa mon soutien-gorge, empoigna mes seins avec ses deux mains, les extrémités d'abord, puis avec sa langue tourna, effleura la pointe de mes seins pleins de désir. Sa langue tournoya autour d'un sein, puis de l'autre, et comme pour me donner encore plus envie, Rose s'arrêta pour m'observer et m'entendre demander, d'un regard, de continuer. Elle agrippa alors mes longs cheveux, les attacha pour ne rien perdre de la vue et choisit un autre rythme, plus violent. Elle saisit alors, d'une main, mes deux seins et les malaxa plus brutalement. J'aimais ça autant que ce qui précédait.

« Viens, me dit-elle alors, monte sur le bar. »

Je grimpai, les seins à l'air, les jambes face à son visage.

« Retire ton jean. »

Il ne restait plus que ma culotte alors que Rose portait, comme toujours, une robe très habillée pour montrer à tous qu'elle était la maîtresse des lieux. Ce soir-là, un fourreau noir, très près du corps, soulignait ses fesses, bombées comme celles d'une ancienne danseuse de la nuit.

« Garde ta culotte » me dit-elle.

Je regardais autour de moi le bar vide mais toujours habité par le souvenir des corps qui y avaient bu, dansé, entamé des parades amoureuses…

Rose me fixait comme elle avait l'habitude de le faire avec tous ses clients, même les plus coriaces. Ses yeux semblaient m'ordonner de ne pas quitter les siens. Pendant ce temps, ses doigts caressaient ma culotte puis à mesure que mon souffle s'accélérait, elle rentra un doigt puis très vite deux dans mon sexe aussi humide que l'atmosphère qui régnait ici, une fois les derniers noctambules sortis.

« Tu aimes ça, Alice, n'est-ce pas ? Ça te plaît, tu ne peux pas me dire le contraire à moi… »

Rose avait raison. En face d'elle, personne n'arrivait à se faire passer pour ce qu'il n'était pas. Le regard de Rose, sa force aussi, exigeaient de tous, même des êtres les plus troubles de la nuit, la forme la plus proche de la vérité.

« Oui » répondis-je laconiquement. Oui, ça me plaisait, mais non, je ne crois pas avoir déjà désiré Rose. Ou aucune autre femme d'ailleurs. Mais Rose pouvait tout obtenir de moi à ce moment-là, je sentais que je m'abandonnais totalement à elle, et que rarement je n'avais ressenti autant de désir. De peur aussi. Car je pénétrais dans un territoire totalement inconnu.

Ses doigts s'enfoncèrent très profond dans mon sexe, alors que mes seins toujours nus faisaient face à son visage. Elle retira ses doigts, pour lécher avec appétit mes seins. Mais je voulais, je désirais ardemment qu'elle reprenne le chemin de mon sexe. Ce qu'elle fit, avec plus de doigts je crois, je n'osais quitter son regard, mais je sentais qu'elle visitait mon sexe encore plus profondément. Tous ses doigts peut-être sauf son majeur qui caressait mon clitoris, comme jamais aucun homme ne l'avait fait. Elle semblait deviner, comme une virtuose, le rythme parfait, la cadence idéale pour me faire jouir. Je retardais mon orgasme d'autant qu'elle me scrutait avec encore plus d'acuité, comme pour sonder mon âme, lors de la jouissance dont elle semblait avoir prévu, deviné le moment précis. Mais je ne savais plus comment me retenir, ses mains empoignant mes seins, ses doigts dans mon sexe et son majeur, comme un maître absolu du plaisir féminin, finalisait de me faire venir. Elle l'enfonça alors dans mon sexe avant un ultime va-et-vient sur mon clitoris qui me fit partir très loin. Je hurlais de plaisir, je ne pouvais soutenir plus longtemps le regard de Rose qui retira ses doigts de mon sexe en concluant :

« Tu vois, Alice, *when there is a will, there is way*. »

« Habille-toi, maintenant. Je vais fermer. Je t'ai trouvé une remplaçante, elle arrivera demain. Bonne chance pour la suite » me dit-elle en s'éloignant définitivement, sans même se retourner.

Encore chamboulée par la force de mon orgasme, je ne pus aller aussi vite que Rose semblait me le sommer. Je mis du temps à retrouver mes esprits, ma culotte et le reste de mes vêtements éparpillés sur le bar où j'avais servi tant de verres. Rose était déjà loin. Lorsque je quittai le bar, Pigalle même semblait endormi et je n'avais aucune idée de l'heure. J'avais froid, comme tous les travailleurs de la nuit que je croisais cette nuit-là. On pouvait tout deviner d'eux mais je savais que nous partagions la même sensation qu'il se passait la nuit des événements que l'on ne vivrait jamais le jour.

J'observais, autour de moi, les sex-shops qui fermaient, les prostituées au maquillage dégoulinant, aux coiffures aplaties qui pliaient bagages ; les clients qui rentraient chez eux pour affronter leur vraie vie. Les lumières rouges de Pigalle s'éteignaient peu à peu. Le métro était fermé, il fallait que je marche, il faisait froid mais assez beau à Paris, comme souvent au début du printemps. Je traversai la rive droite, le Palais royal silencieux, le Pont des Soupirs et regardai la Seine, agitée, qui ne dormait jamais. Les bateaux-mouches étaient à quai, mais des péniches se faisaient encore entendre et faisaient onduler le cours du fleuve. Je m'arrêtai un moment et fixai le Louvre où j'imaginais les chefs-d'œuvre dans le noir de la nuit. J'aimais l'idée que tant de beauté dormait si près de moi, et cette pensée me rassura. J'eus la sensation étrange que quelque chose de beau pouvait jaillir à tout moment, dans ma vie aussi. Était-ce l'étrange moment que je venais vivre avec Rose qui me donnait cette impression ? Cette nuit possédait une dimension nouvelle. Je terminais ma vie chez Rose, et un nouvel épisode allait commencer. L'idée de renouvellement me procura un sentiment de plénitude et de sécurité soudaine.

Paris s'éveillait doucement et le jour se levait lorsque j'arrivai place Saint-Sulpice pour rejoindre le joli havre de Fabien qui surplombait les jardins du Luxembourg, si loin des émois de Pigalle. Il fallait retrouver mes esprits et quelques forces pour commencer ce nouveau chapitre de ma vie dans la librairie de mon ami. J'ignorais alors que rien n'avait déjà eu lieu.

2. Une surprise de taille

Mon sommeil avait été très agité. Le visage de Rose avait accompagné tous mes rêves. Au matin, il ne restait plus que le souvenir intense du plaisir qu'elle m'avait donné. Et cette pensée me rendit si mal à l'aise que j'avais hâte de rejoindre la librairie pour avoir l'esprit occupé à autre chose.

La librairie Des Sens se trouvait en plein cœur du Marais, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, une rue très appréciée des gays parisiens mais pas seulement. Les drapeaux arc-en-ciel se dressaient devant pratiquement tous les bars du quartier, et même les boulangeries, au grand damne des familles qui vivaient dans le voisinage. « Ce n'est pas là que tu vas rencontrer le grand amour » m'avait dit ma meilleure amie Marie quand je lui avais annoncé que Fabien m'avait proposé de gérer sa librairie pendant quelques mois. Ou plus, car Fabien avait été très vague sur son retour. J'avais l'impression que, s'il trouvait le grand amour en Afrique du Sud, mon ami pourrait ne jamais revenir. Et moi, à 29 ans, je faisais partie de ces êtres qui semblaient si peu attachés à rien, si peu installés dans la vie, qu'on ne leur doit aucune précision. Fabien croyait que tout était possible avec moi. Aux autres, les rendez-vous précis, les agendas prévus à l'avance… Moi, on me décommandait facilement, sans gêne (ce qui ne signifiait pas sans amour car mes amis proches étaient toujours là pour moi), parce que ma vie semblait totalement libre d'être transformée à tout moment. Cette vie sans cadre fixe pouvait paraître bien effrayante pour certaines de mes amies déjà mariées ou même mamans, mais je sentais aussi que ma liberté pouvait susciter une forte curiosité, parfois de l'envie aussi, chez celles dont les premières failles commençaient à apparaître.

J'aurais aimé me sentir plus forte ce jour-là. Le regard de Rose continuait de m'intimider, alors que j'avais besoin d'énergie pour ne pas décevoir Fabien. Après tout Des Sens était une librairie parisienne très connue, les clients étaient exigeants et surtout, si j'avais passé beaucoup de temps à la librairie avec Fabien qui organisait régulièrement des lectures, j'étais loin de maîtriser le sujet. Je l'avais dépanné quelques fois au pied levé, le plus souvent, quand l'un de ses amants de passage réapparaissait dans sa vie. Mais c'était tout. J'appréhendais donc cette première journée après une nuit si troublante.

Je ne dormis pas cette nuit-là. Je pris une longue douche pour effectuer ce que j'appelais « un transfert des corps ». J'imaginais que l'eau allait retirer les fluides du désir de la veille, comme j'avais l'habitude de faire après une histoire d'un soir que je n'assumais pas. Même si j'étais loin de regretter cet épisode avec Rose. Je ne parvenais pas à le décrypter, moi qui aimais tellement disséquer, analyser dans mes portraits ce qui faisait agir l'âme humaine dans ces moments mystérieux de la vie. Je n'en comprenais pas le sens. Je ne savais pas du tout pourquoi j'étais tombée dans les bras de cette femme.

J'arrivai tôt, seuls le café et la boulangerie étaient ouverts. Ce qui me rappela que je n'avais rien mangé la veille. Je m'achetai une énorme brioche au sucre, un croissant et des chouquettes avant d'aller me réchauffer au café. C'est en avalant, avec un intense plaisir, ma première gorgée de café,

que je tombai nez à nez devant cette affiche :

Lundi 25 mars

L'auteur Adrien Rousseau

Dédicacera son roman *Belleville en avril*

À 18 heures à la librairie Des Sens

Lundi 25 mars, mais c'était aujourd'hui… Fabien, dans la précipitation, avait oublié de me prévenir que l'un de mes écrivains préférés venait à la librairie ! J'essayais de l'appeler, en vain, Fabien était déjà dans l'avion. Je commençai à paniquer, ingurgitant un dernier café. Que serait mon rôle dans l'histoire ? Je me risquai alors à interroger le patron du café.

– Vous connaissez la librairie ?
– Évidemment, Fabien est un bon client. Pourquoi ? Ah oui, c'est vous Alice. Il m'a dit qu'une jolie blonde allait le remplacer.

Je souriai. Au moins, quelqu'un était au courant.

– Fabien ne m'a pas du tout prévenue pour Adrien Rousseau. Vous savez ce que je dois faire ? Je veux dire… Comment se passe une dédicace chez Des Sens ?

Je devais avoir l'air ridicule et stupide. Mais le patron du café ne pouvait deviner la nuit que je venais de passer.

– Ne vous inquiétez pas. Je m'appelle Paul. Je viendrai vous aider. Je connais tous les secrets de la librairie. Je serai là. Avec vous. Pour vous.

Paul, je m'en souvenais à présent, était un ex-amant de Fabien. Fabien était resté très proche de lui et m'en parlait souvent.

Paul serait un allié pour affronter cette première journée. Le visage de Rose réapparut, je fis tout pour le chasser de mes souvenirs. Mais un relent de désir s'empara à nouveau de moi. J'avais soudainement envie d'elle, à nouveau. Je me masturbais dans les toilettes du café, en pensant aux seins pointus de Rose tendus vers moi. J'avais besoin de m'abandonner. Je ne savais vraiment pas ce qui allait m'attendre aujourd'hui. Le désir de la veille continuait de m'habiter, je vacillai. Comme si, et je l'avais souvent remarqué, une nuit de sexe ne se terminait pas au petit matin. Le corps, l'esprit surtout, suivaient une temporalité singulière pour sortir des émois de la veille. Alors que la vie reprenait son cours, le désir était plus lent à se défaire des fluides générés la veille.

J'ouvris la porte de la librairie. Je connaissais assez bien les lieux car je rendais souvent visite à mon ami Fabien. Mais je m'intéressais alors bien d'avantage à ses histoires et aux clients gays qu'il me montrait du doigt comme de possibles proies qu'aux livres avec lesquels je devrai cohabiter

quelque temps. Je n'avais jamais lu un livre érotique de ma vie, je préférais de loin les classiques ou les simples histoires d'amour, dans la mesure où l'amour peut être simple…

Les titres étaient sans équivoque, les couvertures aussi. Fabien m'avait préparé une liste des titres les plus vendus, les meilleures ventes érotiques du moment. Ça me donnait presque envie de rire.

Les premiers clients arrivaient. J'avais mis une jolie robe, beige et plutôt courte, pour remplir mon rôle le mieux possible. Je portais aussi des escarpins noirs, ce que j'allais regretter assez vite car je n'avais pas conscience du travail physique qu'induisait le métier de libraire : monter sur une échelle, vider des cartons… Mais je prenais sur moi, c'était mon premier jour.

– Auriez-vous une anthologie de la poésie érotique japonaise ? me demanda un homme très sérieux au physique de professeur de lycée.

Je me retins de rire en imaginant ce que ce serait mon quotidien ces prochaines semaines… Je le fis attendre en souriant.

– Prenez votre temps, me dit-il.

J'appréciais la douceur de ces clients qui venaient pour assouvir cet étrange besoin d'exciter leur plaisir avec des mots. À la différence des hommes et des femmes que je servais dans les bars, les clients de Fabien étaient à la recherche de quelque chose de bien plus subtil et d'inavouable, un besoin pour lequel je ressentais d'emblée une infinie indulgence.

Quelques manipulations informatiques me menèrent à l'ouvrage. Il fallait l'emballer. C'était donc un cadeau. Mon imagination me conduisait à une possible amante rencontrée au Japon qui se passionnait pour le sujet. Mais non. L'homme lut, sans doute dans mon visage, mon envie d'en savoir plus.

– C'est pour mon neveu, il fait une thèse sur le sujet.

Pas très convaincant, mais bon… J'aimais déjà mon nouveau métier. Moi qui pouvais passer des heures dans les rues parisiennes, à la recherche de personnages dont j'imaginais de possibles vies, je me délectais déjà car tous les clients semblaient protéger des secrets interdits, des désirs non partageables. Pour la première fois de ma vie, je sentais que j'étais à ma place, que je pouvais avoir confiance en moi.

Les clients de la librairie m'étaient familiers, en cela qu'ils n'avaient, pas comme moi, encore, élucidé la question du désir. Ils savaient qu'ils pouvaient aller plus loin, que quelque chose de plus fort, de plus violent, de plus précis aussi, devait exister en dehors des carcans que l'on promettait, notamment aux jeunes femmes de mon âge. Je savais qu'un territoire non exploré existait. Et cette quête m'intriguait. C'était une étape indispensable de ma vie de femme et je ne concevais pas de ne pas aller jusqu'au bout… J'avais toujours pensé qu'une « vie rangée » prenait forme après un certain chaos, une succession de découvertes sans lesquelles la vie ne vaut pas vraiment la peine d'être traversée. On ne range pas ce qui est déjà ordonné ; on met de l'ordre après le fracas. Ces pensées se

formalisaient en moi, de manière plus précise, à mesure que les événements s'enchaînaient dans ma vie qui pourtant n'avait l'air d'obéir à aucune règle.

Les clients se succédaient, le chiffre d'affaires augmentait (ce qui me ravissait pour Fabien), et surtout l'heure avançait. Paul allait bientôt arriver pour m'aider à organiser la dédicace d'Adrien Rousseau. Mes certitudes s'étiolaient à mesure que le temps s'écoulait. Paul arriva, sortit des verres et des bouteilles de la cave, avec une gentillesse infinie. La généreuse attitude de Paul me fit comprendre le lien fort qui l'unissait à mon ami Fabien. Fabien, comme pour moi, était un frère de cœur pour Paul. Il m'expliqua que les clients seraient nombreux car « Adrien Rousseau a tellement de succès. C'est fou le charisme de cet homme ».

Je profitai d'un petit moment d'accalmie pour feuilleter les premières pages de son dernier roman qui venait juste de sortir et que je n'avais pas encore lu, contrairement au reste de ses livres que j'avais dévorés. *Belleville en avril* racontait les émois amoureux d'une femme mariée, à Belleville, un quartier populaire de Paris. Le narrateur, dès les premières pages, créait une terrifiante addiction chez l'héroïne. Cette femme, mère de famille, avait rencontré un homme sur le lieu de son travail et ne pouvait penser à autre chose. Simplement, comme si l'auteur avait transpercé l'âme féminine, l'héroïne était décrite dans toutes ses obsessions, allant jusqu'à délaisser ses enfants, son travail, son mari et nourrir pour la femme de son amant une jalousie maladive. C'était si banal et pourtant si justement décrit. Il était si facile de faire corps avec le personnage. La passion amoureuse, sexuelle était décrite avec une justesse effroyable. Plus rien n'existait pour elle que le sexe de son amant. Et ce sexe lui donnait du plaisir, un plaisir fou, qui prenait toute la place, comme un état de folie. De folie amoureuse.

J'étais happée par son dernier roman, et surtout par le sort de l'héroïne, lorsque j'entendis la voix suave de Paul.

– Alice, je te présente Adrien Rousseau.

Évidemment, j'avais comme tout le monde beaucoup entendu parler de ce romancier qui avait si vite gagner ses lettres de noblesse en littérature. Chacun de ses livres devenait un objet médiatique. Le dernier surtout qu'on qualifiait de très érotique alors que ses premiers romans étaient arides, même hermétiques. Adrien Rousseau était normalien, avait été professeur puis directeur de cabinet avant d'abandonner ses ambitions pour écrire des romans. *Belleville en avril* était qualifié de roman à l'eau de rose, de littérature de gare pour femmes en quête d'émotions… Ce qui n'empêchait pas le roman de très bien se vendre. À tel point que le quartier entier voyait dans la visite d'Adrien Rousseau à la librairie Des Sens un événement à ne pas manquer. Cela se traduisait par une foule de gens, de femmes surtout, autour de la librairie qui ne désemplissait pas. *Belleville en avril* était devenu un sujet de conversation ou faisait la couverture des magazines. « Les femmes d'aujourd'hui sont-elles prêtes à tout pour avoir du plaisir ? » « La littérature érotique sauvera-t-elle les femmes ? » « Adrien Rousseau fait-il fausse route ? » Telles étaient les manchettes qui accompagnaient la sortie du dernier roman d'Adrien Rousseau. Un roman dont j'attendais, comme bien des lectrices, la sortie. Mais j'ignorais que cette lecture prendrait cette tournure…

– Je cherche Fabien. Fabien Malcon, prononça une voix professorale.

Je lâchai le livre. Et bredouillai :

– Je vous demande pardon ? Je remplace Fabien pendant quelques mois. Il a dû s'absenter, enfin… partir à l'étranger. Je pensais qu'il vous avait prévenu. Mon nom est Alice. Alice d'Harfeuil.

Tout était cavalier dans l'accueil qu'on faisait à Adrien Rousseau, romancier au cœur des débats littéraires du moment. Comment Fabien avait-il oublié de me parler de cette visite ?

– Ne vous inquiétez pas, Alice, me dit Adrien. Je connais bien Fabien. Il m'avait parlé de son voyage. Et de vous.

Que d'informations, de surprises dans cette simple phrase. Mon meilleur ami m'avait donc caché qu'il connaissait Adrien Rousseau ? Ce lien expliquait sûrement pourquoi il avait choisi Des Sens pour présenter son livre. Et surtout qu'avait bien pu dire Fabien à Adrien Rousseau à mon propos ? Je me sentais minuscule.

– Fabien m'a dit que vous écriviez de très bons portraits. Il m'en a d'ailleurs montré quelques-uns. C'est un art délicat. Résumer un homme, une femme, une vie en quelques feuillets, rien n'est plus difficile. Les journalistes trahissent vite la personne qu'ils ont en face d'eux. Ils leur prêtent leurs propres opinions et c'est inévitable. Leur jalousie, leurs amertumes. Or il faut une certaine dose d'effacement pour entrer dans le vif de l'être qui vous fait face. Un bon portraitiste s'abandonne totalement devant le sujet qu'il dépeint. Il est au service de son portrait. Presque l'esclave. Il doit être prêt à tout pour en savoir toujours plus sur lui, pour en explorer les mystères et les zones inexplorées. Tout détail qui fera la différence, qui capturera l'intérêt du lecteur. J'ai toujours refusé de me prêter à cet exercice. Enfin jusqu'à présent…

Visiblement, Adrien Rousseau me tendait une perche que je n'avais pas le courage de saisir. Fabien avait bien manigancé cette rencontre. Je retrouvais là toute sa fantaisie, sa facétie aussi qui faisaient de lui mon meilleur ami, mon âme sœur avec qui je partageais tout. Lui seul pouvait élaborer un tel plan. Moi l'apprentie journaliste, barmaid du soir, sans aucune attache dans la vie, encore retournée par les émotions de la veille avec Rose, je me retrouvai face à Adrien Rousseau qui enchaîna :

– Je veux dire, plus directement, que je serai heureux que vous fassiez mon portrait pour la sortie de mon roman. Enfin, si le sujet vous intéresse et si vous en avez le désir. Mais mes romans ne sont peut-être pas votre tasse de thé…

Son regard disait exactement l'inverse. Adrien Rousseau appartenait à la catégorie d'hommes qui ne doutent pas un instant du pouvoir qu'ils ont sur les femmes. Un pouvoir qui détrône tous les autres. Adrien Rousseau contrôlait son discours de manière absolue, sans aucune faille possible. Avec pour seule issue que l'autre obtempère.

– Enfin, vous n'êtes pas obligée de me répondre tout de suite. Dites-moi où je peux m'installer et

servez-moi un verre. Mon livre suscite beaucoup de fantasmes de la part des lecteurs et ceux qui veulent une dédicace ont toujours un récit à partager avec moi, une aventure érotique à me raconter depuis que j'ai écrit ce roman, si différent de mes précédents… c'est usant. Écouter la vie de gens que je ne désire pas ne m'intéresse pas ce soir. Je préférerais de loin que vous écriviez pour moi. Mais nous n'allons pas décevoir Fabien, n'est-ce pas, dit-il en frôlant ma nuque.

3. *Belleville en avril*

Le pouvoir d'attraction d'Adrien Rousseau était inouï. Son roman *Belleville en avril* racontait de manière très crue, à la première personne, la vie d'une femme mariée qui était prête à tout pour rejoindre son amant, dans les rues de Belleville, un mois d'avril. C'était simple mais les lectrices reconnaissaient la sincérité du désir qui prenait le pas sur tout dans la vie de l'héroïne. Adrien Rousseau, connu pour ses romans très sérieux, parfois graves, avait changé de genre soudainement, et l'on se demandait ce qui l'avait poussé à entrer dans la vie intime d'une femme habitée par un désir fou, obsessionnel pour cet homme de Belleville. Le roman était-il autobiographique ? Je m'interrogeais en observant ce romancier aux airs si académiques décrire en détail les scènes de sexe dans les petits hôtels du quartier.

Je regardais Adrien sourire aux clients de la librairie, enchaînant les signatures et les coupes de champagne. Un lien fort s'était noué si vite entre nous. Adrien gardait le regard rivé sur moi qui étais à l'écoute de tous ses besoins, à distance, pour ne pas le déranger : remplissant sa coupe de champagne, lui apportant des livres à dédicacer, organisant la file des lecteurs, et des lectrices surtout, impatientes d'échanger quelques mots avec Adrien, forcément intimes, pensais-je.

Les ventes s'enchaînaient… J'aurais aimé partager ça avec Fabien. Ce soir-là, je me sentais enfin capable de prendre mes responsabilités, moi qui avais tellement erré d'un job à l'autre, d'un homme à l'autre, sans trouver de sens à aucune aventure, ou presque, de ma vie. Quelle différence avec la veille, et le regard imposant de Rose, dans ce bar de Pigalle… Des siècles semblaient s'être écoulés depuis.

J'aimais le contact des livres de la librairie, et surtout j'avais l'impression pour la première fois d'avoir en face de moi un homme d'un genre à part. Un homme qui avait su sonder le désir féminin, dans ses addictions, ses obsessions et ses dérives. Cet homme n'était pas comme les autres, et les lectrices présentes ici ce soir, à la librairie, l'avaient compris. Adrien Rousseau ne jouait pas de son pouvoir, il restait impassible, souriant à peine à ses lectrices, restant d'un calme implacable. Les compliments qu'on lui adressait ne provoquaient aucune réaction de sa part, son visage ne laissait rien deviner. Un scientifique dédicaçant une théorie de physique n'aurait pas été plus solennel. En revanche, son regard devenait perçant lorsqu'il me fixait. J'étais liée à lui, si étrangement. Il me le signifiait en vérifiant régulièrement, par son regard, que je veillais sur lui, que je ne le quitterai pas.

La foule s'agglutinait dehors. On faisait la queue pour voir Adrien Rousseau. Les lectrices changeaient d'attitude à mesure qu'elles s'approchaient de l'écrivain. Il agissait avec une grâce infinie, un charme absolument contrôlé. Il faisait le minimum et chaque lectrice, en tendant son livre pour le faire dédicacer, donnait l'impression de recevoir une onction suprême, une attention hors du commun. Sa tenue, subtilement étudiée – un jean brut, une chemise blanche et une veste en velours brun – semblait avoir été élaborée avec le plus grand naturel, mais le chic et la maîtrise étaient dans les détails. Il portait la tenue parfaite pour l'occasion, pas trop compliquée mais suffisamment

travaillée pour faire la différence. Adrien, dans ce domaine, savait faire ; et cela me fascinait. J'étudiais chacun de ses gestes, un sourire pour clore un tête à tête avec une lectrice qui semblait en demander trop, sa main dans les cheveux faussement longs sur le front, son stylo qu'il fermait et ouvrait à mesure que les dédicaces s'enchaînaient. Les clients qui venaient me demander un conseil ou un ouvrage n'arrivaient pas à me faire détourner de lui. J'étais totalement fascinée par sa maîtrise parfaite de la situation. Je ne voyais plus que lui et j'étais incapable de voir la foule, ces dizaines de lecteurs transformés en groupies, jusqu'au moment ou un client, plus insistant que les autres, m'obligea à quitter mon poste d'observation. La librairie demandait une attention de tous les instants. Certains clients n'avaient que faire d'Adrien et venaient simplement acheter un livre.

– Je suis désolé de vous déranger, mais je suis invité à un anniversaire, je ne sais pas quoi offrir. Je cherche un très beau texte. C'est pour une femme, une très belle femme que j'aimerais étonner, me demanda cet homme.

Il n'y avait alors plus qu'un auteur dans mon esprit.

– Eh bien, offrez-lui *Belleville en avril* d'Adrien Rousseau. L'auteur pourra même vous le dédicacer.

– J'ai dit un beau texte, rétorqua l'homme avec malice en me fixant, comme pour juger mon envoûtement. Je ne partage visiblement pas votre passion pour ce romancier.

Je me sentis alors si transparente, incapable de dissimuler ma fascination pour Adrien Rousseau. Il n'y avait plus que lui dans cette librairie, et je ne voyais plus aucun autre livre.

Il me fallait retrouver mes esprits. Je souris, comme pour signifier à mon client qu'il faisait preuve de clairvoyance, mais sa réaction me faisait aussi comprendre à quel point Adrien Rousseau appartenait à une race d'hommes à part, dangereux pour tous ceux qui ne maîtrisent pas, comme lui, l'art de créer ces fluides.

Je lui suggérai une anthologie de textes érotiques d'écrivains célèbres : Choderlos de Laclos, Apollinaire… Mon client fut conquis. Il comprit surtout que je ne passerai pas plus de temps à disserter sur le sujet, car en étant avec lui, je perdais mon temps, du temps à observer l'objet de ma fascination du moment.

– Je vous laisse donc avec votre invité de marque, me dit-il. Cet homme a des pouvoirs qui doivent être extra littéraires, me dit-il en partant, avec un sourire plein d'espièglerie. Il était charmant, précis dans ses analyses, mais je terminais cet échange avec un sourire et une esquive rapide pour retourner aux côtés d'Adrien.

Je le pressentais. Je n'aurai pas dû bouger… Il s'était produit quelque chose. Adrien Rousseau n'était plus là, je le vis partir dans la remise avec une femme. Elle semblait bien le connaître, ce n'était visiblement pas une lectrice anodine. Extrêmement élégante, elle avait, comme Adrien, la maîtrise parfaite et singulière de son apparence. Grande, rousse, la femme qui accompagnait le bel écrivain portait un tailleur couleur chair et des bijoux choisis avec une précision absolue : un sautoir

traversait tout son décolleté et un bracelet en pierres de couleur soulignait la finesse de son poignet. Je me demandai ce qui les liait, et surtout ce qu'ils allaient faire en bas, dans la remise, en pleine signature, assez longtemps pour faire attendre les lectrices, mais j'étais assurée d'une chose : cette femme était évidemment le genre d'Adrien Rousseau.

4. Question de correction

Ma curiosité était attisée. Il fallait que j'en sache d'avantage. Pourquoi Adrien était-il parti sans me prévenir ? À cause de ce maudit client. Adrien m'avait peut-être cherchée. Et surtout quand comptait-il remonter ? Je servis du champagne en annonçant aux clients de la librairie une petite pause, Adrien allait revenir, annonçais-je à l'auditoire. Du moins, je l'espérais. Je demandai à Paul de me remplacer un moment, de veiller à ce qu'il ne manquât de rien. Il y avait assez de champagne et de petits fours pour les occuper, je descendais. Et là, quelle vision se présentait devant moi, cachée entre des cartons de livres ! La femme rousse, accablée, implorait Adrien…

– Je t'en prie Adrien, je serai plus prudente, je ferai plus attention. S'il te plaît, continuons. Je te demande pardon… Je t'en prie, Adrien.

– Lisa, je t'ai dit que je ne pourrai plus avoir cette indulgence à ton égard. Tu as trahi ma confiance, je veux que tu partes, je n'ai plus besoin de toi, tu n'es pas à la hauteur de ce que je t'ai demandé. Des dizaines de femmes seraient prêtes à tout pour être à ta place. Et cette place, tu ne l'as pas respectée. Tu ne la mérites pas. Enfin, plus. C'est fini, Lisa.

De quel lien s'agissait-il ? Je relevai un peu la tête pour mettre des images sur ce que j'entendais.

– Je ne peux pas travailler avec des gens comme toi, qui font les choses à moitié, avec cette légèreté que je méprise. On m'a dit que tu étais une excellente correctrice et tu as commis des erreurs. J'aime le travail parfait, je n'ai aucune indulgence pour ces libertés que tu as prises avec moi. Une correctrice ne prend aucune liberté avec l'auteur qui est le maître absolu. Ce que tu as fait est inacceptable. Rien ne pourra me faire changer d'avis. Sors d'ici. Je n'ai pas envie de te revoir. Tu n'as pas respecté mon œuvre, tu n'existes plus pour moi.

Adrien Rousseau fixait avec un regard noir cette femme, Lisa, par ailleurs si imposante, qui paraissait face à lui si fragile et soumise.

– Je ferai ce que tu veux, Adrien, je te le promets. Donne-moi encore une chance. Je veux rester avec toi, je veux dire, près de toi, au contact de tes mots. Je ne peux pas vivre sans eux. J'aime être avec toi, je ferai tout pour que tu ne me sortes pas de ta vie, je ne veux pas m'éloigner de toi. Je suis prête à tout. À tout, Adrien, pour toi.

En prononçant ces mots, Lisa, se courba, son visage au niveau de la taille d'Adrien.

– C'est donc ça, Lisa. Tu cherches à te faire pardonner. Tes mauvaises corrections méritent une correction. C'est ce que tu insinues ? Tu as raison, Lisa. On va reprendre mes épreuves et là où j'ai souligné tes erreurs, tu trouveras comment les réparer.

Adrien fit défiler les pages, il désigna les premières corrections entourées de rouge. Et fixa Lisa.

– Détache tes cheveux, penche-toi sur la pile de livres.

Adrien abaissa le visage de Lisa jusqu'à son sexe qui grossissait déjà. Comment comptes-tu réparer ça, Lisa, dis-moi.

Comme magnétisée, Lisa, à genoux sur les livres, empoigna avec sa bouche le sexe raide d'Adrien. Elle était toute à lui. Et le suça avec comme seul objectif de lui donner le plus grand plaisir possible afin de ne pas le perdre. Son sexe allait et venait avec une cadence toujours plus soutenue, forte, passionnelle, dans la bouche de Lisa. Sur le point de jouir, Adrien, s'arrêta.

– Retourne-toi.

Lisa, rouge de désir, les lèvres bombées, se releva comme une soldate pour faire face à Adrien, le sexe toujours tendu.

– Déshabille-toi. Dis-moi que tu dois être corrigée à ton tour, que tu regrettes.

Il agrippa la main de Lisa, enfonça l'un de ses doigts dans le sexe de Lisa pour le mettre ensuite dans sa bouche puis dans celle de Lisa. Elle baissa les yeux.

– Non, regarde-moi, Lisa. Regarde-moi te baiser.

Puis il la retourna, baissa sa culotte et enfonça en elle son sexe sur lequel il venait d'enfiler un préservatif. Doucement d'abord, puis de plus en plus vite, de plus en plus fort aussi.

Je voulus sortir de la remise, pour m'extraire de cette situation mais aussi pour surveiller ce qui se passait dans la librairie. Les clients se demandaient certainement si Adrien Rousseau allait réapparaître.

Lisa gémissait de plaisir. Adrien se retenait. Il tenait violemment ses cheveux, sans aucune douceur. Il s'agissait bien – ses gestes en témoignaient – d'une correction.

– Lisa, tu as failli. Tu ne recommenceras plus, n'est-ce pas ? répétait-il à mesure que son sexe s'engouffrait plus profondément dans celui de Lisa. Lisa n'était pas en mesure de répondre. Elle hurla de plaisir avant qu'il se retire rapidement d'elle.
– Suce-moi.

Elle avala son sexe qui se vida rapidement sur ses seins.

– Je crois que tu as compris cette fois, n'est-ce pas, Lisa ?

Elle ne répondit pas. Adrien se rhabilla et remonta rapidement.

J'attendis quelques instants avant de sortir de ma cachette. Je devais reprendre mes esprits. Je me retrouvai donc seule avec Lisa qui se retourna pour se rhabiller, trop rapidement pour ne pas me croiser. Elle m'aperçut, sursauta puis baissa la tête. Incapable d'autre chose, je sursautai à mon tour,

et dévalai les marches. Adrien avait repris sa place. Il jouait le même jeu, avec la même posture, impassible.

– Mais où étiez-vous, belle Alice ? Je vous cherchais partout. Les clients vous réclamaient. Servez-moi une coupe, soyez gentille. Ne m'abandonnez plus. J'ai besoin de vous. Promettez-le-moi.

Je devais si mal cacher mon malaise qu'il me proposa aussi un verre.

– Vous semblez toute chose, Alice.

Lisa réapparut, le regard triste et le visage défait. Elle se dirigea vers Adrien qui me fit signe :

– Alice, pouvez-vous raccompagner cette femme dehors ?

Je ne posai pas de question. Lisa savait que je savais et n'osa pas se retourner vers Adrien. Elle sortit en tremblant, les yeux embués.

Et Adrien de m'expliquer :

– Certaines femmes se font beaucoup d'illusions à mon sujet et me donnent des pouvoirs que je n'ai pas. Les femmes et leurs fantasmes… Elles ont de telles illusions à mon sujet. Difficile de s'en défaire. Alice, je ne vous connais pas, mais vous êtes bien au-dessus d'elles, me chuchota-t-il à l'oreille.

Les dernières lectrices se réjouissaient de recevoir, comme une bénédiction, leur dédicace. Je commençai à ranger la librairie qui ressemblait à un théâtre. Je pensais fort à Fabien, si loin d'ici, quelque part en Afrique du Sud, et pourtant tellement présent dans mes esprits. Je craignais tout en l'espérant le tête à tête avec Adrien qui partirait d'ailleurs peut-être avant la fermeture, mais il en avait décidé autrement.

– Alice, je vous attends. Nous avons plein de choses à nous dire. Je veux vous parler du portrait que nous avons évoqué. J'ai une idée pour vous. Elle vous plaira, je le sais.

Les derniers lecteurs étaient partis. J'avais fini et m'apprêtais à fermer la librairie quand je vis Adrien s'approcher de moi.

– C'est en faisant jouir une femme qu'il désire que l'écrivain se révèle. Posez-moi toutes les questions que vous voulez, Alice.

Adrien me conduisit là où il avait abandonné Lisa.

– *« When there is a will, there is a way…* Si vous le souhaitez vraiment, vous irez jusqu'à moi, jusqu'à sonder mon âme. Mais tout dépend de vous, Alice, me dit-il.

J'avais alors en moi les armes pour faire le portrait qui pourrait changer ma vie.

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Toute à lui - Volume 2